

## L'IRONIE. COMMENT POSER LES CLEFS CONCEPTUELLES DE DÉVERROUILLAGE

### Introduction : déconstruire l'ironie

**Daniel CANDIA KISHALA,**  
Professeur Associé en  
Lettres et Civilisation  
Françaises à  
l'Université de  
Lubumbashi.  
danielcandia0@  
gmail.com

L'ironie constitue actuellement un sujet de recherche passionnant. Que ce soit en philosophie, dans les arts et spectacles ou encore en critique littéraire, en critique politique, le sujet fait impression non seulement en tant que figure de pensée et de style mais aussi en tant qu'attitude communicationnelle et comportementale devant la vérité, la réalité morale, scientifique, politique, sociale ou autre. La définition de l'ironie constitue, de ce fait, une question délicate selon les auteurs, l'époque et le terrain de son jeu. Dans leur *Dictionnaire de critique littéraire*, J. Gardes Tamine et M.C. Hubert se veulent très explicites sur la notion car, disent-ils, l'ironie est historiquement liée à l'attitude de Socrate, qui interroge son interlocuteur avec une fausse naïveté.

Lorsque Philippe Hamon<sup>1</sup> affirme que l'ironie dévoile la complexité de la communication au point qu'on peut parfois se demander si la question de l'ironie ne tend pas à se diluer dans une question plus vaste, de toute la communauté discursive, peut-être, toute la littérature, il veut rendre compte de cette complexité du texte, du discours ou de la communication ironique, où l'auteur/orateur se refuse à l'envisager comme articulée sur une contradiction mais plutôt sur une forme de *tensions* et de *degrés* :

- tension entre deux parties *disjointes et explicites* du même énoncé (deux registres, deux champs sémantiques, deux termes d'une comparaison mis en voisinage hétéroclite) ;
- tension entre *l'énonciateur et son propre énoncé*, dont il se désolidarise entièrement ou partiellement ;
- tension entre *l'énoncé et un autre énoncé*

1 P. HAMON, *L'Ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*, Paris, Hachette (Supérieur), 1996, pp. 40-41.

*extérieur*, cité, parodié, pastiché ou simplement mentionné en écho (en seconde voix) ;

- tension entre *le discontinu et le continu*, par l'introduction des degrés là où il n'y en a pas, ou par neutralisation des degrés préexistants (c'est-à-dire par axiologisation de la réalité).

Philippe Hamon en arrive ainsi à proposer quatre grandes thématiques de l'ironie :

1. *le mécanique lié aux rapports sociaux* ; il s'agit surtout des routines et des rituels mondains, religieux, professionnels ; de la dénonciation de la vie quotidienne, etc. ;
2. *le mécanique lié au langage*, surtout lorsque le pastiche, la parodie, l'écho ou le cliché prend dans le discours de l'autre ses syntagmes figés et ses tics stylistiques les plus « imitables » ;
3. *le mécanique lié à la pensée*, particulièrement lorsque le raisonnement est présenté comme trop méticuleux, trop simpliste sur une causalité très ordinaire en vue de dénoncer une institution (conception conservatrice) gardienne des règles ;
4. *le mécanique*, enfin, *lié à la machine* elle-même car qui dit machine dit règles, qui dit règles dit évaluations, et qui dit évaluation dit donc possibilité au discours épидictique-ironique (louange et blâme mêlés) de déployer ses opérations.

À l'issue de cette thématisation, il aboutit sur l'hypothèse de l'existence de deux grands types d'ironies, *une ironie paradigmatique* d'une part, qui s'attaquera à toutes les hiérarchies et jouera sur "les mondes renversés", sur la permutation, la neutralisation ou le bouleversement généralisé des places dans une échelle ou dans une hiérarchie ; et *une ironie syntagmatique* d'autre part, qui s'attaquera à la logique des déroulements et des enchaînements, aux dysfonctionnements des implications argumentatives comme à ceux des chaînes de causalités, aux diverses formes du ratage et de mauvaises évaluations de moyens en fonction des fins.

Afin de mieux comprendre l'essence de l'ironie, il sied de la situer dans une perspective discursive où il existe nécessairement un *cadre énonciatif* (le CE), ayant ses lois, ses modèles de production de discours et ses actants (les énonciateurs). Chaque acte produit dans ce cadre énonciatif est un énoncé à l'adresse d'un énonciataire susceptible non seulement d'interpréter l'énoncé mais aussi de se transformer, à son tour, en énonciateur dans la même situation du discours.

La société étant considérée comme un théâtre<sup>2</sup>, dans lequel existent immanquablement une scène et des acteurs, l'ironiste joue alors la fonction de « sociologue » et non celle d'acteur. Il a « un sens aigu du cloisonnement scénographique du monde » ; il sait donc discerner « les territoires marqués »

---

2 La thèse qui affirme que « la société est un théâtre » viendrait des sociologues eux-mêmes.

et prévoir les mauvais pas des « balourds » car, témoin privilégié de sa société et de ses concitoyens, l'ironiste se présente toujours comme le maître de la situation dans laquelle les autres semblent se noyer. Il est par ailleurs le dispensateur de rôle que doit jouer celui qu'il veut bien associer à « son monde » et, au même moment, il choisit d'en exclure un tel autre.

Philippe Hamon<sup>3</sup> a, pour ce faire, esquissé un schéma qui explore et explique les rôles que jouent les actants dans le mécanisme ironique. Mais, pour nous, ce schéma pêche, d'abord par son côté trop aristotélécien qui rappelle le carré logique, ensuite en mettant au centre des oppositions un concept (les gardiens de la loi) qui restreint à l'excès la dimension pragmatique de communication ironique.

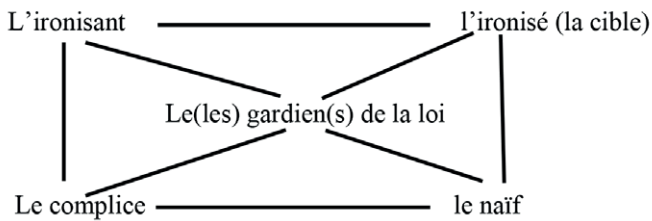


Fig. 1 : source : Philippe Hamon

Nous avons alors mis en place un schéma qui répondrait valablement au critère d'une poétique des effets de positionnement des instances énonciatives à la manière du célèbre schéma de communication de Jakobson.

Notre schéma aura donc le mérite de placer l'ironiste en position d'énonciateur et la cible dans celle de destinataire d'une expérience envisagée comme une réalité partagée nécessairement entre le complice, le naïf et l'ironisant lui-même.

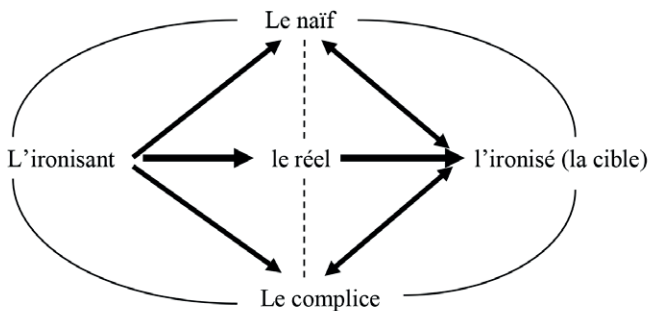


Fig. 2 : La communication ironique

<sup>3</sup> P. HAMON, *Op.cit.*, p. 124.

Le schéma ironique ainsi présenté rend plus claire la scène ironique car celle-ci place la communion du réel au centre de la communication. Le réel est le seul contexte existant entre les parties prenantes au procès discursif de l'ironie. Cette perception des choses nous amène à mettre en place une esquisse théorique du réel dans la communication ironique.

Il nous faut vite préciser que la notion du *réel* que nous comptons exposer ici est loin de créer la confusion avec la notion de *vérité*, qui reste l'apanage de la philosophie, telle qu'elle avait été étudiée par Socrate, Platon, Hegel, Husserl, Heidegger et tant d'autres. Néanmoins, si l'on ne fait pas de la littérature sans le savoir, il en est de même de la communication ironique : elle est une activité de pure conscience ; elle est même sensibilisatrice des consciences. Pour mieux percevoir, concevoir le contexte ironique dans lequel aime à se prélasser l'esprit ironiste, nous devons poser comme préalable la variabilité du système des représentations inhérentes à la conscience individuelle d'appartenir à une communauté discursive donnée.

Aussi, les représentations, les valeurs intellectuelles communicables et, à tout le moins, conscientes, varient-elles selon deux contextes de communication, selon deux réels possibles : le *contexte ou réel traditionnel* et le *contexte ou réel moderne*.

## **1. Le contexte traditionnel de communication ou le réel traditionnel**

Le réel traditionnel est une conscience, une somme d'expériences pragmatiques, une expression des relations spirituelles avec les dieux. Comme l'affirme Mircea Eliade : « L'homme des sociétés archaïques a tendance à vivre le plus possible dans le sacré ou dans l'intimité des objets consacrés. Cette tendance est compréhensible : pour les *primitifs* comme pour l'homme de toutes les sociétés pré-modernes, le sacré équivaut à la puissance et, en définitive, à la réalité par excellence. Le sacré est saturé d'être. Puissance sacrée, cela dit à la fois réalité, pérennité et efficacité »<sup>4</sup>.

Ce rapport spirituel avec l'au-delà place la conscience de tout sujet traditionnel dans une conception transmuante de la réalité du monde. Aussi, dans le contexte traditionnel de communication, l'univers se présente-t-il, se perçoit-il comme un ensemble d'objets et d'êtres en constante communion. Cette représentation est loin d'être une conception métaphysique absurde, car toute chose donne sens à la vie, est source de vitalité. Voilà pourquoi il convient d'en déterminer les composantes systémiques. Tout système étant un ensemble d'interactions synchroniquement liées.

---

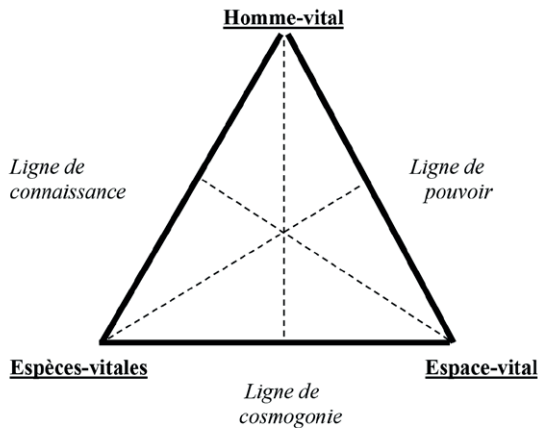
4 M. ELIADE, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, Coll. « Idées », 1965, p. 16.

## Les composantes du réel traditionnel

Le cadre de tout contexte traditionnel de communication se structure en trois données matérielles, sacralisées par l'actualisation, par des rites spécifiquement consacrés et qui leur confèrent une instance de vitalité divine. Ce sont : l'Homme-vital, l'Espace-vital et les Espèces-vitales. Comme dans tout système de communication, les composantes interactives se relayent dans une logique de combinatoire, c'est-à-dire de circularité. « La notion de système d'interaction apporte aussi avec elle la notion de causalité circulaire. Cela signifie que le comportement de chacun est pris dans un jeu complexe d'implications mutuelles d'actions et de rétroactions »<sup>5</sup>. Aussi les trois composantes citées ci-haut ne peuvent-elles s'inscrire dans un cadrage de cercle que sous la figure d'un triangle.

Le voici :

Fig. 3 : Le réel traditionnel



### a) L'Homme-vital

L'homme ne peut substantiellement entrer en communion avec les autres catégories du réel qu'à l'issue d'une initiation. La raison en est que l'homme et le monde ont été créés incomplets. Pour achever leur création, l'homme doit reproduire l'acte créateur en imitant les gestes des anciens, tels que conservés et véhiculés par les mythes. Le comportement initiatique vise le plus souvent la réactualisation du mythe, c'est-à-dire l'histoire sacrée, seule voie par laquelle l'Homme-vital peut s'installer et se maintenir auprès des dieux, dans le réel et le significatif de sa conscience.

On ne devient homme complet qu'après avoir dépassé, et en quelque sorte aboli, l'humanité *naturelle*, car [...] les rites initiatiques, comportant des épreuves, la mort et la résurrection symboliques, ont été fondés par

<sup>5</sup> A. MUCCHIELLI et J. GUIVARCH, *Nouvelles méthodes d'étude des communications*, Paris, A. Colin, 1998, p. 32.

les dieux, les héros civilisateurs ou les ancêtres mythiques : ces rites ont donc une origine sur-humaine et, en les accomplissant, le néophyte imite un comportement sur-humain, divin. Ce point est à retenir, car il montre encore une fois que l'homme [traditionnel] religieux se veut autre qu'il ne se trouve être au niveau naturel et s'efforce de se faire selon l'image idéale qui lui a été révélée par les mythes. [Cet homme-là] s'efforce d'atteindre un idéal religieux d'humanité, et dans cet effort se trouvent déjà les germes de toutes les éthiques élaborées ultérieurement dans les sociétés évoluées<sup>6</sup>.

► L'ironiste exploitera ici la notion de capacité de l'étant, du vivant, de l'actant, de l'orant comme ayant, ou pas assez ou pas du tout, de vitalité pour ne pas succomber devant une chose, un fait ou l'autre être-vivant. Force ou paresse, courage ou lâcheté, chance, honnêteté, endurance, virilité, fécondité ..., seront constamment évalués et relevés dans le langage comme une donnée de l'initiation réussie ou ratée.

### **b) L'Espace-vital**

Dans la perspective de l'Homme-vital, tout ce qui n'est pas "*notre*" monde n'est pas encore "*un*" monde. En s'installant dans son espace, son « territoire », quelles que soient ses dimensions (village ou case), l'Homme-vital

éprouve le besoin d'exister constamment dans un monde total, dans un cosmos [...] Il s'ensuit que toute construction ou fabrication a comme modèle exemplaire la cosmologie [...] L'installation dans un territoire réitère la cosmogonie [...] répète la Création du Monde à partir d'un point central, le *nombril* [...] S'installer quelque part, bâtir un village ou simplement une maison représente une grave décision, car l'existence même de l'homme y est engagée : il s'agit, en somme, de créer son propre monde et d'assumer la responsabilité de le maintenir et de le renouveler. [Par conséquent] on ne change pas de demeure le cœur léger, parce qu'il n'est pas facile d'abandonner son monde<sup>7</sup>.

Corollairement, conquérir un espace, l'investir, exige sa *recréation* en le consacrant à nouveau.

L'Espace-vital concerne surtout les entités suivantes :

- Les entités territoriales : consécration de nouvelles terres conquises pour l'habitat ou la culture (villages et champs) ;
- Les entités domestiques : consécration de la case, de son foyer, de son lit, de tous les endroits destinés à un séjour court ou prolongé ;
- Les entités spécialisées : consécration des lieux de travail comme la forge, le campement de chasse ou de pêche, le lieu de retraite pour les sacrifices ou pour le refuge...

<sup>6</sup> M. ELIADE, *Op.cit.*, pp. 158-159.

<sup>7</sup> *Ibid.*, pp. 40-52.

Toutes ces entités sont consacrées selon la vitalité propre de chaque organisateur comme Homme-vital : un chef de tribu, de village, de famille (époux) ; un charlatan, un chasseur, un forgeron...

► L'ironiste exposera le manque d'emprise sur le lieu revendiqué (manque de mise en valeur), sur la fertilité ou la rentabilisation des propriétés. La femme non domptée ni domestiquée constitue aussi une mesure de défaillance dans la possession conjugale.

### **c) Les Espèces-vitales**

Elles sont constituées d'essences de la nature. Elles sont classées en éléments symboliques et sont alliées à la vitalité tant spirituelle que physique de l'Homme-vital ; ce sont les trois univers : animal, végétal et minéral.

– *L'univers animal*, symbole par excellence de vitalité. Le sacrifice du sang y est particulièrement précieux pour accéder à des sphères des pouvoirs particuliers. Cet univers est le lieu privilégié de fécondité à tout point de vue. On y retrouve, en effet, les lois de procréation par couple mâle-femelle et celles de la domination des êtres virils sur les faibles.

Et si certaines bêtes sont reprises comme totems claniques pour le bénéfice qu'elles ont procuré à certains groupes humains dans leurs vicissitudes, tous les animaux par contre se voient affecter dans des classes et sous-classes mystiques et, de ce fait, leur chair ou autres parties du corps peuvent être prisées ou visées par des « connaisseurs » ayant franchi, par l'initiation, certaines étapes d'Homme-vital.

Entre autres classements d'animaux reconnus et recherchés :

- les animaux vigoureux : l'éléphant, l'hippopotame, le buffle...
- les animaux forts, agiles ou prestigieux : le lion, le léopard...
- les animaux venimeux : le serpent...
- les animaux résistants : le python, le boa...
- les animaux malins ou réputés doués : la tortue, le singe, le lièvre...
- les animaux volatiles (maîtrise par le ciel) : le vautour, l'aigle...
- l'animal-esprit : l'homme.

– *L'univers végétal*, symbole par excellence de la croissance, de l'ordre, de la stabilité et de l'équilibre tout comme de la tranquillité, le suc végétal est un métabolite dont l'Homme-vital a besoin en tant que substance curative et préventive. Certains fruits, tubercules ou autres racines ne se consomment qu'à dessein de leur spécificité substantielle, dite médicinale.

En outre, l'univers végétal fournit à l'Homme-vital le matériau propitiatoire à la consécration de l'Espace-vital. Ce n'est pas n'importe quel arbre qui sert de bois du centre, « d'axis mundi », de « nshipa »<sup>8</sup> lors de la consécration d'un espace ; il est l'objet d'une indication préalable des esprits.

<sup>8</sup> Le Nshipa désigne, chez les baBemba, l'arbre du centre du village planté dès sa fondation et qui sert de cordon ombilical mystique entre les ancêtres fondateurs et le ciel. Personne ne peut en couper une seule branche sans avoir à s'expliquer avec les gardiens de l'intégrité cosmogonique.

Pour leur apport à la vitalité de l'Homme-vital, les bois (herbes) sont classifiés en catégories et sous-catégories mystiques comme :

- bois (herbes) des marécages : hydrophylie et réconfort ;
- bois (herbes) des ruisseaux : fraîcheur, paix, douceur ;
- bois (herbes) des montagnes : sérénité, élévation, invocation ;
- bois (herbes) des plaines : passion, association, amour ;
- bois (herbes) des termitières : concurrence, chance, profit ;
- bois (herbes) des routes : sortilège, incantation ;
- bois (herbes) du centre : soutien, force, dynamisme ; etc.

– *L'univers minéral*, symbole par excellence de la fortune, de la chance, de la force technique, de la possession du sol. Ici l'homme s'enlise dans le médium des génies du sous-sol et de la forge pour obtenir le métal recherché. La connaissance parfaite des vertus de cet univers est longtemps restée un tabou pour l'ensemble des membres de la communauté traditionnelle puisque le pouvoir politique se réservait le monopole stratégique de l'arme et l'orgueil économique de l'outil mis à la disposition du peuple.

Les pierres précieuses, même ramassées à découvert ou creusées dans le sol, ont été longtemps considérées comme une propriété des habitants du bas-monde, les esprits, et que pour en prendre possession, les vivants devraient négocier, parfois à prix de sang. Rares et difficilement manipulables, les pierres précieuses propagent l'orgueil de posséder le monde et gardent jusqu'aujourd'hui un caractère superstitieux, sinon mystique.

Bref, dans leur ensemble, les Espèces-vitales constituent l'environnement naturel tel qu'il a été donné aux ancêtres qui y ont vécu les premiers. De la connaissance approfondie et de la gestion harmonieuse de ces différentes espèces essentielles résulteront tous les aspects de la prospérité sociale visible chez des peuples anciennement établis dans les espaces géographiques qu'ils revendiquent comme leur Espace-vital.

► Comme l'on peut s'en apercevoir, pour mieux communiquer, dans tout contexte traditionnel, selon la communauté et l'espace auquel chaque homme s'identifie, il faudrait plus ou moins maîtriser les données de ce réel traditionnel au risque de passer pour un homme marginal, moins vital, indigent, et ainsi être la cible potentielle d'ironie.

Maîtriser le réel traditionnel signifie par le fait même que l'Homme-vital s'installe dans le système des représentations qui existent comme des interactions pragmatiques entre les membres de sa communauté. Une action, une communication, c'est-à-dire *une interaction*, lorsqu'elle est analysée seule, n'a pas de sens. Il faut avoir recours à la notion de « cadrage » des observations contextualisées. Ces interactions, que nous appelons *lignes de force* du réel traditionnel ou du contexte traditionnel de communication, étant donné leur caractère interactif, étant donné aussi le caractère combinatoire et circulaire de tout phénomène de communication,



nous avons stipulé plus haut que les trois composantes du contexte traditionnel ne pouvaient s'inscrire en cercle que sur le mode figuratif d'un triangle. Voilà pourquoi apparaissent également (tout ontologiquement d'ailleurs) les trois lignes de force interagissant entre les trois composantes. Ces lignes sont : *la connaissance, le pouvoir et la cosmogonie*.

## Les lignes de force du réel traditionnel

### – La ligne de connaissance

Cette ligne révèle que l'homme traditionnel est un collectionneur toujours à l'affût des essences pures ou associées, dans l'eau, en brousse ou dans l'anatomie animale. Sans compter avec les connaissances provenant directement de l'au-delà car les esprits sont agissants, l'Homme-vital peut hériter également d'un ancêtre avant sa mort des informations susceptibles de le hisser, dans sa lignée, au sommet de la vitalité. Tel est le cas à l'intronisation d'un chef traditionnel à quelque niveau que ce soit.

Dans cette quête de la connaissance, le *secret* et l'ésotérisme constituent la déontologie et le procédé d'exclusion du *non-initié* ou du *nouveau venu*. L'examen de passage que fera subir l'ironiste à ce dernier sera essentiellement axé sur le jaugeage du degré, du niveau de connaissances des Espèces-vitales par celui qui se fait valoir comme tel Homme-vital. Ce niveau peut être évalué soit comme acceptable, soit insuffisant, soit rejetable avec, à la clef, tout ce que cela implique comme modalisation et axiologisation énonciatives.

► Connaître, selon le réel traditionnel, c'est à la fois posséder ce qui rend fort, résistant, fertile, vivifiant ; ce qui guérit ou exorcise. L'ironisant démontrera le déficit du nécessaire et la vanité du superflu.

### – La ligne de pouvoir

Tout lieu ou tout espace vitalisé par la consécration sous-tend immédiatement la position que ce lieu occupe dans l'univers cosmique et ontologique de son occupant, l'Homme-vital. Ce dernier ne peut vivre au sens plein du terme, c'est-à-dire sereinement, en communion avec son espace, qu'en prenant possession effective et efficiente, mystiquement, de l'espace qu'il occupe, au moyen de la parole car, comme l'atteste L-S. Senghor, « la parole parlée, le verbe, est l'expression par excellence de la Force vitale, de l'être dans sa plénitude. Dieu créa le monde par le Verbe [...] Chez l'existant, la parole est le souffle animé et animant de l'orant ; elle possède une vertu magique, elle réalise la loi de participation et crée le nommé par sa vertu intrinsèque »<sup>9</sup>.

Toutefois, étant donné que chaque individu de ce contexte est censé récupérer (selon la ligne de connaissance), dans son environnement immédiat, des éléments susceptibles de l'aider à prendre correctement possession de certaines entités, il s'ensuit la concurrence, le conflit, la

9 L.-S. SENGHOR, *Liberté I. Négritude et Humanisme*, Paris, Seuil, 1964, p. 209.

polémique...à tout le moins, tout ce qui a trait au positionnement et au pouvoir politique.

► De ce fait, toute forme d'instabilité familiale, toute cohabitation subie par la force ou par la menace est constitutive de cible d'ironie ; un champ improductif, une femme infidèle ou infécondée à cause de la faiblesse de l'homme, une pauvreté imputable à une négligence ou une paresse coupable, le manque de sagesse et de tempérance dans certaines affaires... sont autant des signes de faiblesse, de manque de pouvoir : un défaut d'ascendance chez l'Homme-vital sur son Espace-vital. L'ironiste est tellement sociologue pour jauger les incapacités de pouvoir dans le chef de certaines personnalités.

### **– La ligne de cosmogonie**

Cette ligne se présente comme la ligne supra-humaine des réalités naturelles telles qu'elles apparaissent aux sens physiques de l'homme dans sa conception primitive de l'univers. En effet, les choses de la nature tout comme certains lieux naturels peuvent ainsi révéler un sens caché, un pouvoir profond pour chaque individu dans son groupe ou pour tout le groupe social de par les perspectives historiques, culturelles, religieuses qui lui sont propres.

« Jusque chez les Européens de nos jours, survit le sentiment obscur d'une solidarité mystique avec la terre natale. C'est l'expérience religieuse de l'autochtonie : on se sent être des gens du lieu et c'est là un sentiment de structure cosmique »<sup>10</sup>.

► À partir de cette ligne, et on ne peut que le deviner, l'ironiste exploite à l'occasion les effets d'impertinence en rapport avec ce que tout membre de la communauté est censé observer comme « respectable » et « intransgressible ». C'est le cas des lieux-dits (donc supposés connus de tous), le cas de certaines personnes foncièrement perverses avec lesquelles on peut se lier d'amitié alors que les autochtones les connaissent et les évitent ; rire de ce dont on ne doit pas rire ou alors ne pas rire de ce dont on devrait rire ; les petits sacrilèges comme garder sa tête froide devant une notabilité...tout cela ne peut arriver qu'à un individu qui ne s'est pas totalement intégré dans son milieu, qui en déduit une attitude irréprochable et s'en défend. L'ironisant est assez habile pour rendre le ridicule à ceux qui le méritent.

## **2. Le contexte moderne de communication ou le réel moderne**

Le contexte moderne de communication se structure, dans l'ensemble, sous la forme des sommes des valeurs *sociales* (culturelles), *intellectuelles* (scientifiques) et *spirituelles* (métaphysiques), déduites ou induites de la Nature qui, elle-même, comporte deux niveaux de la réalité de telle manière que la conscience de l'homme moderne puisse l'appréhender et y trouver

10 M. ELIADE, *Op.cit.*, p. 120.

son équilibre logique et existentiel. Ces deux niveaux ne sont à proprement parler qu'une dualité : le "*phy*" et le "*psy*"; c'est-à-dire la *matière* et l'*esprit*, ou encore l'*espace* et le *temps*.

Le niveau physique ou matériel correspond à la Nature-Espace que l'être humain réalise, en soi, par son expansion corporelle. En effet, c'est par son corps que l'homme fait partie intégrante de la Nature physique. Il n'y échappe que par un processus d'anéantissement biologique de la mort tandis qu'il continue à réaliser une autre dimension d'être dans une *autre nature*, considérée cette fois sous une appréhension plus spirituelle.

Le niveau psychologique ou spirituel correspond à la Nature-Temps que l'être humain réalise, en soi, par son expansion intellectuelle et psychique. C'est au travers ses capacités intellectuelles, qui s'étendent de la simple subjectivité jusqu'à l'universalité de la conscience d'être au monde, que l'homme moderne détermine le sens du moi, de l'autre, de l'en-soi...

Le mot latin *spiritus*, qui signifie d'abord souffle et vent, puis respiration et inspiration, a fini par désigner cette capacité, qui est le propre de l'intelligence, de s'insinuer partout, de pénétrer partout, d'atteindre ce qu'il y a de plus subtil et de profond, de parcourir le monde et de remplir l'espace et même de s'élever jusqu'à l'Absolu. Mais l'esprit n'est pas seulement l'intelligence. Il n'est pas seulement la faculté de l'être et du vrai. Il est aussi celle de la valeur et du bien. Il n'est pas seulement la puissance de tout comprendre, il est aussi celle de tout aimer<sup>11</sup>.

Depuis cette double dimension, la Nature doit être reconnue comme le dépositaire fondamental de l'élan créateur. Soumis à cet élan, l'homme s'émeut physiquement, intellectuellement et spirituellement devant les lois enfouies dans la naturalité des êtres et des choses. Si la conscience existentielle de l'homme traditionnel consiste à prendre en respect et en adoration ce qui résiste à son action humaine et défait son regard interrogateur, au fur et à mesure que cette conscience scrute et intellige certaines « apparences » (observation – analyse – relativisation – idéalisation), la foi superstitieuse traditionnelle disparaît au profit des idées véritables tenant lieu d'essence des êtres et des choses, perçus d'abord, conçus ensuite dans un continuels bouleversement conceptuel suivant la logique universelle où éclot la vérité fondamentale inhérente au contexte moderne de communication.

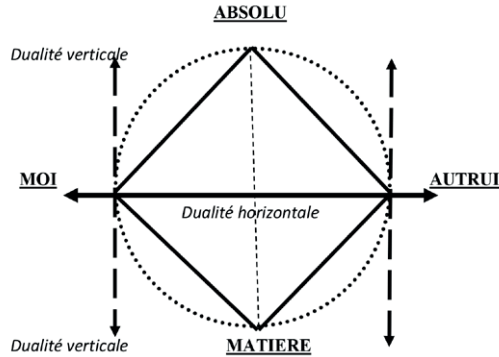
### **Les composantes du réel moderne**

À la différence du contexte traditionnel de communication dans lequel les composantes s'harmonisent dans un triangle d'équilibre universel (inscrit dans un cercle de totalité), le contexte moderne se compose de deux dualités catégorielles de la Nature : la dualité verticale et la dualité horizontale.

---

11 L. LEAHY, *L'Homme...Ce mystère*, Kinshasa, Institut S.P. Canisius, 1981, p. 148.

**Fig. 4 : Le réel moderne**



### **a) En dualité horizontale**

Lorsque l'homme acquiert la conscience intellectuelle de soi en même temps que celle de la Nature, autrement dit lorsque l'homme a atteint un degré assez élevé de connaissance de soi et de la Nature, il est poussé par essence à agir. Cet agir sera donc toujours fonction de la constante de sa connaissance. La constante de son agir aboutit chaque fois à la réalisation de sa personnalité relativement à sa capacité de se manifester en tant qu'homme, humain-humanisé, dans le processus de la vie, par son existence vers celle des autres humains : autrui.

Nous avons pour ainsi dire deux composantes en dualité horizontale : MOI et AUTRUI.

– Le *MOI*

Le *MOI* est la première expérience, le premier pas que fait l'homme encore enfant dans son existence conscientielle. Cette dimension personnelle exprime la personnalité du sujet agissant selon la ligne de l'expansion intellectuelle que voici :

- subjectivité (volonté, attention, sentiments)
- objectivité (vertu, raison, science)
- idéalisation (le Bien, le Vrai, le Beau).

C'est en cela également que cette personnalité devient compréhensive, intersubjective car elle est toujours poussée vers l'atteinte de celle des autres. Jean-Jacques Rousseau nous en a fourni une frappante illustration en disant : « Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme ce sera moi. Moi seul. Je sens mon cœur et je connais les hommes ; je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vauds pas mieux, au moins je suis autre. » <sup>12</sup>

<sup>12</sup> J.-J. ROUSSEAU, *Les Confessions* (Introduction, bibliographie, notes, relevé des variantes et index par Jacques Voisine), Paris, Ed. Garnier Frères, 1964, pp. 3-5.

Historiquement, c'est la théorie du narcissisme primaire de Sigmund Freud qui peut nous aider à comprendre l'émergence du *MOI* puisqu'elle a démontré que

l'humain commence par reconnaître les objets qui répondent à sa quête de jouissance, ceux dans lesquels il peut investir sa libido. De même son premier rapport à lui-même n'est pas théorique mais libidinal. Il ne se saisit pas lui-même à l'origine, dans un acte de pensée, mais dans un retour sur soi comme totalité corporelle. Et comme ce corps est avant tout source de besoins et d'émois libidinaux (expansion et tension corporelles), la saisie du corps comme totalité est marquée par la loi du plaisir et du déplaisir<sup>13</sup>.

Par ailleurs, le *MOI*, comme subjectivité consciente, libre et responsable, est donateur de sens au Monde, à Autrui et à l'Absolu. En cela il donne sens à l'existence, disait le professeur Van Parys<sup>14</sup>.

#### – Le *AUTRUI*

La vie intérieure et profonde de l'homme n'est pas un produit brut et immédiatement donné par l'expérience à la conscience, c'est plutôt un schéma, un syntagme qui se découvre à la conscience du nouveau sujet connaissant tout aussi bien que, au fur et à mesure, ce dernier se découvre, se dévoile au monde et aux autres sujets.

Le *AUTRUI* constitue la deuxième étape de découvertes opérées par le *MOI* et qui rend ce dernier plus actif. Pensons ici à la longue crise d'égoïsme traversée par l'enfant avant qu'aucune inhibition, qu'aucune socialisation, qu'aucune sublimation des tendances n'intervienne. Il y a plus que simple petite guerre avant tout sentiment altruiste, qui est d'ailleurs un aboutissement éducatif réussi.

Notons également que l'expérience vécue par le *MOI* en face de *AUTRUI* peut apparaître selon deux occurrences possibles. La première occurrence est celle d'un *AUTRUI* à dimension sociale, opacifié par son caractère institutionnel. Il est placé au-devant du *MOI* par l'acte social de la loi : investiture, nomination, consensus. La seconde dimension étale un *AUTRUI* individuel, plus fluide et psychologique puisque subjectif autant que le *MOI*. L'un et l'autre s'affrontent dans leur personnalité subjective.

### **b) En dualité verticale**

Dans cette dualité, nous retrouvons une forme d'expansion intellectuelle entre deux écarts phénoménologiques : la Matière et l'Absolu.

#### – La Matière

Les lois chimiques, biologiques et physiques n'ont pas encore fini de révéler que la Matière existe bel et bien selon sa nature propre, créée ou pas. Et il s'ensuit que

13 W. HUBER, H. PIRON et A. VERGOTE, *La psychanalyse. Science de l'homme*, Bruxelles, Dessart éd., coll. « Psychologie et Sciences humaines », 1964, p. 80.

14 J.-M. VAN PARYS, *Cours d'Éthique générale*, imprimé inédit, L2 Faculté des Lettres, UNILU, 1986-1987.

la catégorie philosophique de matière, qui est conjointement thèse d'existence et thèse d'objectivité, ne peut jamais être confondue avec les contenus des concepts scientifiques de matière. Les concepts scientifiques de la matière définissent des connaissances relatives à l'état historique des sciences, sur l'objet de ces sciences. Le contenu du concept scientifique de matière change avec le développement, c'est-à-dire avec l'approfondissement de la connaissance scientifique. Le sens de la catégorie philosophique de matière ne change pas, puisqu'il ne porte sur aucun objet de science, mais affirme l'objectivité de toute connaissance scientifique d'un objet. La catégorie de matière ne peut changer. Elle est *absolue*<sup>15</sup>.

### – L'Absolu

Dans le contexte moderne de communication, les méthodes d'approche dans les sciences de l'Univers ou de la Nature diffèrent évidemment des méthodes d'approche transcendantale. On a l'appréhension de séparer le principe Raison et le principe Foi. La nullité de la Foi est paradoxalement soutenue par l'irréductibilité de la Raison à la volonté imparfaite de l'homme, encore que celle-ci reste à l'étape subjective. En ce sens,

il n'y aurait pas de *pourquoi*, tout étant présent, par hypothèse, à l'esprit en possession du tout de l'être. Il n'y aurait plus de *quoi* non présent, vers lequel l'esprit pourrait chercher à se tourner pour comprendre ce qui lui est présent. Les doutes, les ténèbres, qui rendent l'esprit inquiet, proviennent de ce que notre connaissance n'est pas adéquate. C'est donc que l'intellect tend à appréhender cette totalité intelligible, dans laquelle il pourrait enfin trouver son repos, et qui est pour lui la valeur suprême. Et toutes nos connaissances partielles tirent leur valeur de leur relation avec cette valeur suprême<sup>16</sup>.

D'aucuns, butés à cette évidence, pourraient fonder « le néant », « l'absurde », pour nous, cette valeur qui rend possible celle de l'homme, si ce n'est pas Dieu, elle se rapproche de Lui.

### Les lignes de force du réel moderne

Nous venons de dégager en somme quatre composantes constitutives du réel moderne. Partant du postulat systémique de combinatoire et de circularité de toute communication, les composantes en question se structurent en carré inscrit dont les diagonales, reliant les différents coins, tracent les lignes de force du réel moderne : une ligne horizontale et une ligne verticale.

Rappelons d'ailleurs, ici, que l'homme se situe toujours, par rapport à un autre homme, selon deux faces typiques : la face sociale et la face psychologique individuelle.

15 L. ALTHUSSER, *Lénine et la philosophie. Suivi de Marx et Lénine devant Hegel*, Paris, François Maspero, 1975, pp. 28-29.

16 L. LEAHY, *L'Homme et l'Absolu. Voies ouvertes sur Dieu*, Tome 2, Kinshasa, S.P. Canisius, 1979, p. 42.

### – *Selon la face sociale*

Un individu singulier reçoit un statut social et remplit une fonction au sein de sa société, qui lui inspire un comportement et une personnalité idoines.

Vu que la masse sociale est innombrable et régulièrement changeante, l'État (groupement social le plus élaboré et le plus contraignant du contexte moderne) s'emploie à supprimer l'anonymat social par l'octroi des signes et symboles à des individus revêtus ainsi des qualités extrinsèques d'agir en son nom. Les autres membres de la communauté, dans une union des volontés en vue d'atteindre une fin commune de bonheur, appréhendent certaines actions particulières comme venant de la volonté sociale, de l'État, et non des individus psychologiques particuliers.

Dans cet ordre d'idées, en vertu de leur personnalité sociale qui figure les institutions modernes, les personnes humaines sont liées par des rapports de subordination hiérarchique sans équivoque. Ces rapports relèvent de trois formes d'autorités : civile, morale et naturelle.

- *L'autorité civile* (relevant de la cité), est attribuée en vertu des fonctions politiques, administratives ou publiques et militaires. L'exercice de cette autorité est soumis à trois conditions :
  - *La légalité* ou *la légitimité* puisque personne ne peut s'arroger un quelconque rôle social et exercer son autorité civile sans qu'aucune loi (document statutaire) ne le certifie : élection, nomination, etc. Toute illégitimité provoque des rébellions et ne sert qu'à diviser la cité.
  - *La limitation* puisqu'il n'existe pas de rôle social qui, malgré sa légalité la plus absolue, exercerait son autorité civile en tout et partout. Ainsi l'usurpation ou l'abus du pouvoir dans les compétences administratives, juridiques ou militaires suspend la conscience à se soumettre.
  - *La responsabilité* puisque « être chef, c'est être responsable ; un chef irresponsable c'est une contradiction ; aussi ne peut-il abdiquer à la responsabilité qu'en renonçant à sa raison d'être »<sup>17</sup>. Du mal comme du bien, conséquence des fonctions qu'elle exerce, toute personne investie d'un rôle social doit répondre en responsable devant Dieu et devant la société.
- *L'autorité morale*, elle gouverne les consciences et s'exerce comme une pression sociale (selon l'école sociologique) et, en même temps, comme une aspiration sociale (selon H. Bergson). Cette autorité est souvent consacrée par l'usage, la coutume. C'est le domaine des sages. Son exercice exige également quelque deux conditions :
  - *L'infailibilité*, puisque le bon exemple de sagesse soumet les volontés particulières. La morale étant une instance de

<sup>17</sup> J. REGIS, *Traité de philosophie. Morale*, tome 4, Lyon et Paris, Emmanuel Vitti éditeur, 1941, p. 389.



perfection, les paroles et les actes de celui qui tient pour la moralité des autres membres de la société doivent converger vers le Bien. Ainsi toute perfection, toute infaillibilité reconnue jouit d'une auréole d'ascendance sur les autres consciences. Le contraire serait une abdication, comme le souligne cet extrait : « Cependant si un prêtre se trouve dans un tel état où il ne lui est plus possible de vivre *comme prêtre*, il est nécessaire qu'il soit déchargé de ses fonctions conformément à la loi canonique »<sup>18</sup>.

De même, un juge gaffeur ou affairiste n'aurait qu'à transiger avec sa propre conscience.

- *La conciliation*, puisque le propre d'une autorité morale c'est d'arbitrer en actes et en paroles, aussi la personne qui l'exerce au sein de la société doit-elle être modérée, jouir d'une facilité éprouvée de médiateur entre les parties qui s'affrontent. L'intérêt trop marqué pour les choses du monde (richesse, plaisirs, honneurs...), des positions idéologiques ou politiques remarquablement tranchées risquent de gâcher cette autorité du fait que le parti-pris contribue à la prévarication en matière de conciliation.
- *L'autorité naturelle*, elle est commandée et soutenue par un seul sentiment, le plus naturel qui soit : l'amour. Pour l'exercer à bon escient, il faut agir avec une attitude consciencieuse de *père* ou de *mère*. Si dans les deux autres formes d'autorité le sens d'équité et de justice ne touche pas spécifiquement la sensibilité affective de l'être humain, avoir des sentiments paternels ou maternels se double d'un sens particulier que ni la justice ni la morale humaines ne peuvent corroborer dans aucune autre forme relationnelle qui ne soit l'amour, qui commande de soi, spontanément, donc naturellement...

De cette face sociale de la ligne horizontale, l'homme individuel est face à face avec l'homme social. En vertu de leur personnalité sociale, qui incarne les institutions sociales (l'État), les personnes humaines sont liées par des rapports de subordination et de respect hiérarchiques. Ceux qui sont investis d'une quelconque autorité doivent être reconnus et obéis comme tels, ainsi se trouve réglé le consensus de la loi (droits et devoirs) qui agit dans et par la conscience des personnes se reconnaissant comme membres de leur communauté. Ce consensus véhicule l'idée de *contrat* et le principe de *coopération* que des philosophes comme H.-P. Grice ont contribué à répandre.

Néanmoins, « en utilisant les termes de coopération et de contrat, on ne veut pas dire que l'idéal de toute communication est que les partenaires se réfèrent à des règles stables coulées dans un code unique, qui serait

18 *Ministère et vie de prêtre au Zaïre. Instructions et directives de l'épiscopat*, Conférence Épiscopale du Zaïre (CEZ), Kinshasa, 1991, p.132.(Je souligne).



parfaitement identique pour chacun d'eux ; on ne veut pas davantage suggérer que ces partenaires occupent une place fixe dans la relation qu'ils entretiennent [...] que les comportements sémiotiques non seulement reflètent les relations de pouvoir se nouant entre les partenaires, mais aussi qu'ils contribuent à construire ces relations-là [...] le principe de coopération : il signifie que les échanges sémiotiques ne se réduisent pas à une suite d'émissions unilatérales et décousues, mais qu'ils sont les produits d'interactions au sein desquelles chaque partenaire reconnaît au moins une orientation commune. Cet objectif peut évidemment être très explicite ou rester implicite, il peut faire l'objet d'un véritable consensus ou s'imposer [...], il peut apparaître dès le début de l'interaction ou se construire au cours de celle-ci<sup>19</sup>.

► C'est donc par *la soumission* et *le respect* social que s'établit la communication lorsque la ligne de force horizontale est prise en compte dans la face sociale : savoir-vivre, formules de politesse ou de courtoisie, accoutrement, tenue ou assiette, salutation, bref, « le système de règles, qui constitue le noyau et l'essence du « réel », est à la fois invoqué par le discours sérieux et révoqué par le discours ironique. La règle a donc une dimension paradigmatique : hiérarchies, échelles de valeurs, degrés de positivités ou de négativités, grades, classements ; et une dimension syntagmatique : enchaînements, programmes, évaluations des moyens [...] et des résultats [...], réussites ou ratages »<sup>20</sup>. Tout cela oblige chaque citoyen à être regardant en matière de civilité. Le manquer c'est accuser une absence d'éducation, autrement dit n'avoir pas appris à respecter sa société. Une telle réalité, dans la perspective de la scène ironique, constitue une source intarissable d'inspiration pour le scrutateur, le sociologue que constitue l'ironiste.

Revenons maintenant à l'autre face de la ligne horizontale, la face psychologique individuelle.

### – *Selon la face psychologique individuelle*

Pour cette catégorie du contexte moderne, nous devons d'abord considérer deux grands principes de psychologie existentielle qui disent que : « vivre c'est agir » et que « comprendre c'est savoir s'étendre ». En effet, la psychologie moderne établit trois ou quatre dimensions fondamentales de la vie psychique de l'homme, à savoir : la vie active, la vie cognitive, la vie affective et cette autre appelée « la psychologie des profondeurs » qui, sans paraître et s'avouer clairement consciente, agit avec puissance comme une mémoire bousculante, orageuse voire nuageuse sur les trois premières. Grâce à ces dimensions du contexte moderne, l'homme est une somme d'expansions corporelles (physiques), intellectuelles (cognitives) et spirituelles (transcendantales). Ensuite, considérant que toute donation de sens existentiel est une prise de position, un ensemble de choix délibérément

19 J.-M. KLINKENBERG, *Précis de sémiotique générale*, Paris, De Boeck et Larcier S.A, 1996, p. 318.

20 P. HAMON, *Op.cit.*, p. 65.

conscients, une auto-position du *MOI* en rapport avec *AUTRUI*, l'Absolu et la Matière, les lignes de force de cette face se tracent verticalement et horizontalement.

Verticalement, nous aurons la ligne de la hauteur de transcendance et celle de la profondeur de connaissance. Horizontalement, la ligne sociale du *MOI* et la ligne subjective du *MOI*.

### • *La ligne de la hauteur de transcendance*

Le *MOI* est *CROYANT*. Ici l'homme moderne est conscient de sa croyance<sup>21</sup>, de sa foi, puis il découvre en même temps que *AUTRUI* est croyant également. Dans une dynamique de compréhension expansive, interactive, compte tenu des deux principes existentiels énoncés plus haut (psychologie existentielle et donation de sens existentiel), l'homme moderne établit la communication grâce à la conscience de *TOLERANCE*.

Dans le domaine interpersonnel, dans la mesure où nulle question d'autorité légitime n'entre en jeu, il est évident que l'on doit accorder à chacun le droit d'avoir et d'exprimer librement ses opinions personnelles, de quelque nature qu'elles soient, religieuses, morales, philosophiques, artistiques, politiques, scientifiques, etc. Cela implique, dans l'échange des idées, qu'il soit écrit ou parlé, la courtoisie et l'aménité, qui sont des formes de tolérance. Ce devoir est souvent violé par le fait de la passion, de l'attachement obstiné à ses idées propres, de la partialité et de l'absence de l'esprit critique [...] Mais l'intolérance se manifeste souvent d'une manière plus subtile et plus gravement immorale, lorsque, par l'intrigue, la calomnie, l'injure, le persiflage ou le ridicule, un homme, une coterie, une chapelle littéraire, une école artistique, un parti (politique) s'efforce de discréditer ceux qui se refusent à l'obéissance pure et simple. Cette intolérance n'est qu'une forme de violence et manifeste plus de mauvaise conscience que de ferme conviction<sup>22</sup>.

► Partant de la perspective de scène ironique, lorsque l'ironisant prend pour cible une personne pour son opinion, il faut tenir compte de deux aspects : s'agit-il de l'attitude de la cible à l'égard de l'opinion du sujet ironiste qui est attaquée ou s'agit-il de l'opinion propre à la cible ? Dans tous les cas, l'analyse devra évaluer la portée de la vérité avant d'évaluer la pertinence de l'ironie en prenant pour référence l'identité des complices et celle du naïf participant à la scène ironique.

### • *La ligne de la profondeur de connaissance*

Le *MOI* est *SAVANT*. Conscient encore une fois de sa connaissance en rapport avec la Matière, l'homme moderne entreprend d'évaluer, de réévaluer le contenu, l'objet de son intelligence. Aussitôt, il se rend

21 Il faut inclure dans cette forme de transcendance ce qu'il conviendrait d'appeler le *substrat* ou la *survivance* des lignes de force du réel traditionnel.

22 J. REGIS, *Op.cit.*, p. 293.

compte que *AUTRUI* est également savant. De la même manière, par une dynamique de compréhension expansive, interactive, impliquant les deux principes existentiels, l'homme moderne établit la communication avec Autrui grâce au principe conscientiel (coopération et contrat, selon Grice) de *l'INFORMATION*.

Celle-ci consiste, bien entendu, en un transfert systématique ou sporadique des renseignements. Le *MOI* savant, en possession des données, nouvelles pour *AUTRUI*, a le devoir d'enseigner, de renseigner, d'instruire, de communiquer.

Paradoxalement, le *MOI* refuse souvent son ignorance et souffre d'une fausse estime de soi, il se met à renseigner au lieu d'apprendre. La communication ou, si l'on préfère simplement, l'information est devenue un problème crucial et même un fléau dans nos sociétés modernes, toutes les sources d'information ne sont pas dignes de foi : la radio, la télévision, la presse, les institutions gouvernementales ou privées, la société civile... tous ne présentent pas toujours la figure crédible qu'elles prétendent être. L'intérêt financier et le trafic d'influence (le lobbying), faisant écran aux objectifs de départ, il se crée de plus en plus des ateliers, des labos d'informations qui se dévouent à scandaliser dans les deux extrêmes : ou bien par le montage truqué (fakenews) ou alors par le « en direct » (show) très choquant.

Pourvoir à la curiosité de ses citoyens par des programmes structurés d'information et d'éducation publiques, en cela l'État contribuerait à la formation permanente du bon sens et de l'opinion publique dans tous les secteurs de la vie nationale. Le succès de certaines nations devrait encourager les autres à cet égard, au lieu de chercher à maintenir la population dans les affres de l'ignorance qui tue plus que les armes.

► Dans la perspective de la scène ironique, l'évaluation de la connaissance se traduit, pragmatiquement, en terme de maîtrise des règles diverses inhérentes à la société moderne.

Et là où il y a règles, il y a d'une part fixations des hiérarchies de valeurs (positif et négatif, convenable et inconvenant, correct et incorrect, bien et mal, agréable ou désagréable, etc.), d'autre part fixations de récompenses et de sanctions à un programme [...] La *règle* peut avoir, dans les textes ironiques, une sorte d'incarnation formelle, en se manifestant sous la forme de toute *régularité* soulignée comme telle : répétition, reprise, imitation systématique, réitération, raideur monomaniaque ou de jugement envers une valeur ou une hiérarchie<sup>23</sup>.

### • *La ligne sociale du MOI*

Le *MOI* est *RICHE*. Totalelement conscient de son avoir, autrement dit de toute la jouissance dont le corps est comblé par l'honneur, le pouvoir et les biens matériels, l'homme moderne est vite amené à comprendre que *AUTRUI* voudrait également devenir riche. Par la même dynamique de

23 P. HAMON, *Op.cit.*, pp. 65-66.

compréhension expansive, interactive, il s'instaure, avec *AUTRUI*, une communication de la *SOLIDARITÉ* ou de la *CHARITÉ*.

Cela suppose une répartition équitable des biens et des moyens entre les personnes ayant naturellement les mêmes droits au bonheur et à la vie. C'est la finalité de l'État moderne. En assurant la régulation des passions de ses citoyens par des lois préventives et pénales, il assure par le fait même la justice et l'égalité qui sont les formes les plus objectives de la solidarité nationale et de la charité communautaire.

En tout état de cause, il faut reconnaître qu'une telle communication ne trouve son fondement et son mérite que lorsque le *MOI* possède l'honneur, le pouvoir et les biens de fait et de droit, c'est-à-dire sans usurpation aucune puisque, dans le cas contraire, la justice la plus simple c'est la dépossession et du pouvoir et des biens, et le déshonneur s'ensuivra sans l'appeler.

► Dans la perspective de la scène ironique, le rôle joué par l'ironiste est celui de dénonciateur des forces du mal qui ronge la société. Une telle prise de position place l'énonciateur dans la situation « d'engagé » pour la cause sociale, « d'opposant » aux oppresseurs du peuple et c'est dans ce sens que « l'opposition ironique aux systèmes totalitaires [...] est d'une grande portée éthique dans la mesure où elle permet de penser que ceux qui sont capables de s'exprimer avec pareil détachement dans des conditions de grande souffrance seront incapables d'infliger à autrui une douleur semblable. »<sup>24</sup>

Ce niveau peut donc aider à déceler comment les acteurs diégétiques (modèle actantiel) perçoivent leurs intérêts par rapport à ceux des autres et, si l'objet d'intérêt se trouve être le même, comment ils se jugent, se dénoncent mutuellement devant cet objet.

### • *La ligne subjective du MOI*

Le *MOI* est *LIBRE*. Totalement conscient, enfin, de son être épanoui et détaché des pesanteurs liées à l'Avoir dont s'encombre le *MOI* riche, l'homme moderne envisage également la liberté de *AUTRUI*. Ainsi s'installe, dans l'ordre des deux principes existentiels susdits, la communication de *LIBÉRATION*.

Le *MOI* libre se manifeste par des sentiments de joie, de paix intérieure, d'amour, d'altruisme. Pour que le *MOI* entreprenne de libérer *AUTRUI*, il est requis qu'il soit libre lui-même dans son essence spirituelle en tant que conscience existentielle. Ainsi aucun *MOI* ne peut proclamer la liberté de *AUTRUI* avant la sienne, il faut qu'il en ait préalablement l'expérience.

Les jalousies funestes, les inimitiés et la haine parmi les hommes sont autant des signes de l'absence de libération intrinsèque. Dans cette logique, l'homme en tant que sujet enclin au mal (car les moralistes enseignent que le bien est un effort de l'homme) ne peut se libérer seul du péché : Jésus devait naître libre du péché afin de libérer l'homme du péché.

24 P. SCHOENTJES, « Séduction de l'ironie », in MUSTAPHA TRABELSI (Dir.), *L'ironie aujourd'hui. Lectures d'un discours oblique*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2006, pp. 295-314.

Tous les sentiments dits nobles (souvent véhiculés par la littérature) ont toujours encouragé les hommes à se libérer les uns les autres car, par cela, ils se rapprochent de Dieu, l'Être parfaitement libre.

En parlant de la face psychologique individuelle, nous venons de mettre au jour quatre types de *MOI* englué dans le processus et le contexte de communication moderne. Le *MOI* est ainsi *croquant*, *savant*, *riche* ou *libre* et cela corrobore parfaitement la *théorie cognitive du langage* prônée par Sperber et Wilson<sup>25</sup>, surtout à propos de la *théorie de pertinence* qui se donne comme un principe général (il ne concerne pas seulement le langage, mais tous les actes de communication ostensive-inférentielle), et non normatif (le locuteur n'est nullement tenu de prononcer uniquement des énoncés pertinents) : c'est un principe d'interprétation qui sert de base au processus inférentiel d'interprétation des énoncés et que l'interlocuteur utilise inconsciemment. La conclusion du raisonnement inférentiel (conclusion appelée « implication contextuelle ») peut produire trois types d'effets cognitifs : (i) l'acquisition d'une nouvelle information ; (ii) le changement de la force de conviction (renforcement ou atténuation) avec laquelle une croyance est entretenue ; et (iii) l'éradication d'une croyance, c'est-à-dire la suppression d'une information ancienne contredite par une information nouvelle plus convaincante. Ainsi, le principe de pertinence explique pourquoi l'interlocuteur accepte de traiter l'acte de communication ostensive-inférentielle qui lui est adressé (application du principe de coopération de Grice ou de la notion de « bonne volonté » de Searle) : si l'interlocuteur juge l'information digne d'attention, c'est qu'elle est présumée pertinente ; il accepte donc de fournir l'effort voulu pour mettre en œuvre le processus inférentiel d'interprétation. De fait, on n'écoute pas quelqu'un qui délire, radote, est saoul, etc. ; quelqu'un dont le discours, par définition, n'est pas pertinent.

► Dans la perspective de la scène ironique, le héros par exemple, tant qu'il n'aura pas fini de se libérer lui-même de son *MOI* riche, autant il lui sera difficile de libérer les autres sans intérêt, sans aucun calcul. Son échec, son anti-héroïsme donc, ne pourrait s'expliquer que comme une ironie du sort. Cela relèverait de ce que Philippe Hamon appelle une « ironie paradigmatique » : le libérateur libéré, le héros anti-héros, le justicier injuste...

25 « Pour eux, le but de tout système cognitif (non seulement chez les humains, mais aussi chez les animaux) est de se construire une représentation du monde et de l'améliorer », (BRACOPS, M., *Introduction à la pragmatique*, Bruxelles, De Boeck & Larquier, coll. « Champs linguistiques », 2006, p.100-106.)

## **Conclusion : Perspectives pragmatiques**

Il s'avère impérieux, en définitive, de faire savoir ici que l'ironie peut se définir selon trois axes non seulement sémantiques mais aussi sémiotiques. Nous pouvons de ce fait en proposer les perspectives pragmatiques qui, pour mener à bien toute interprétation, ne sauraient manquer de s'inviter.

– *L'ironie en tant que rhétorique* : à part les figures de style dont elle procède pour se communiquer, elle est apte à intégrer dans son essence pragmatique (sémiotique) non seulement les autres genres comme le proverbe, le mythe, la fable, la chanson, la devinette, l'épigramme... ; mais aussi les autres formes de langage comme la gestuelle, les images...

– *L'ironie en tant que communication* : en intégrant les autres genres ou autres formes de langage, l'ironie participe de la communication au point de cesser d'être le message pour devenir la communication elle-même en substance, le schéma en soi. Elle est aux côtés de toutes les six fonctions de communication si pas l'une des six à la fois, dans un cercle des rôles partagés chacun à son tour ! Elle se retrouve en amont et/ou en aval de toute autre communication s'il en est. Elle sait et peut présider aux structures des relations intersubjectives entre actants communicationnels. Elle peut engager, suspendre ou rompre toute forme de communication.

– *L'ironie en tant que raisonnement* : elle se présente facilement sous l'identité indubitable d'une déduction-induction, autrement dit au même titre qu'un raisonnement logique comme le syllogisme, l'enthymème, l'obversion ou la conversion, la preuve par l'absurde... Pour bien comprendre, comment faudrait-il dire la vérité lorsque la raison ne sait pas la livrer ? Comment la raison peut-elle donner raison au cœur tout en ignorant les raisons de celui-ci ? C'est l'ironie qui parle à leur place quand « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point ». C'est l'ironie qui parle dans le for intérieur de l'homme indigent qui, sereinement, affronte la rigueur de la nature tandis que le logis du riche est hanté de délires à la survenue des brouilles imprévisibles.

Il y a fort à parier de la réussite, de la vitalité du discours ironique à partir des trois axes puisque communiquer le raisonnement par la rhétorique c'est faire non seulement preuve de beaucoup d'esprit et d'érudition, mais aussi de beaucoup de conscience. ■